

## Arthur Rimbaud (1854-1891)



Ernest Pignon-Ernest : Rimbaud (Collage à Paris)

Premiers poèmes : Les cahiers de Douai

Rimbaud en septembre 1870 est hébergé par son professeur Georges Izambard, à Douai. Il retranscrit 22 de ces poèmes dans deux cahiers qu'il destine à Paul Demeny, un ami d'Izambard, directeur d'une revue littéraire et éditeur.

**Roman** (écrit en 1870, à l'âge de 16 ans, 23 septembre)

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser

Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

- Ce soir-là..., - vous rentrez aux cafés éclatants,

Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans

Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

**Même époque :** Sensation, Ma Bohème

Dénonciation de la guerre de 1870 : Le Mal, Le dormeur du Val

Dénonciation de l'ordre bourgeois :

A la Musique

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,  
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,  
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs  
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

– L'orchestre militaire, au milieu du jardin,  
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :  
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin ;  
Le notaire pend à ses breloques à chiffres.

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs :  
Les gros bureaux bouffis traînant leurs grosses dames  
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,  
Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités  
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,  
Fort sérieusement discutent les traités,  
Puis prisent en argent, et reprennent : » En somme  
!... «

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,  
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,

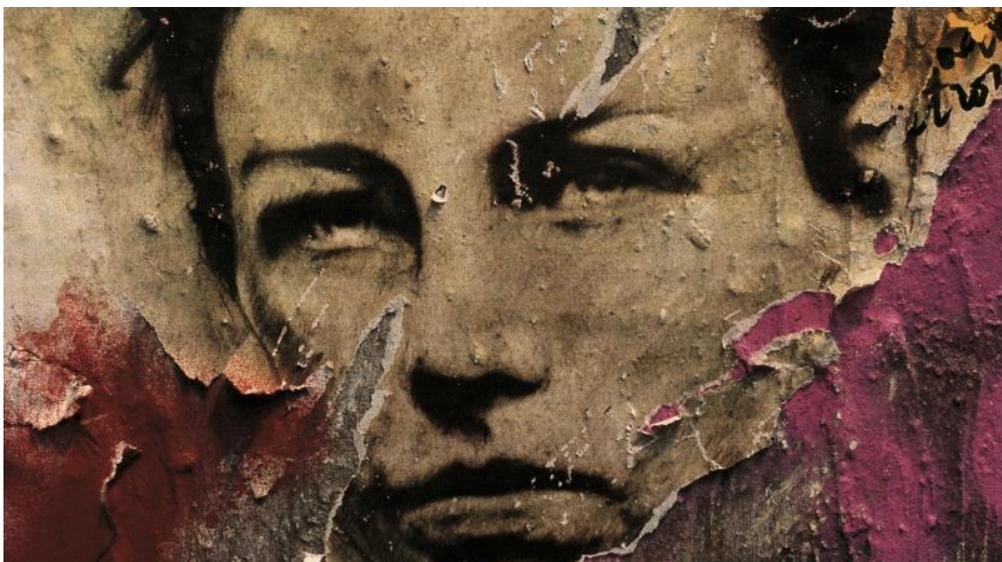
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins  
Déborde – vous savez, c'est de la contrebande ; –

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;  
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,  
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious  
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

– Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,  
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :  
Elles le savent bien ; et tournent en riant,  
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscretes.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours  
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :  
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,  
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...  
– Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres.  
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...  
– Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...



Lettre à Georges Izambard (**Première lettre du voyant**, 13 mai 1871)

Charleville, [13] mai 1871.

Cher Monsieur !

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement entretenir ; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en parole, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. Stat mater dolorosa, dum pendet filius. — je me dois à la Société, c'est juste, — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le râtelier universitaire, — pardon ! — le prouve ! Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective, je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez ! — je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : je pense : on devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots. —

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas Enseignant pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni — trop — de la pensée :

Mon triste cœur bave à la poupe...

...

Ça ne veut pas rien dire. — Répondez-Moi : chez M. Deverrière, pour A. R.

Bonjour de cœur,

Art. Rimbaud.

---

Lettre à Paul Demeny (**Deuxième lettre du voyant**, 15 mai 1871)

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. je commence de suite par un psaume d'actualité :

CHANT DE GUERRE PARISIEN [...]

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie -Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un jeune-France. Du reste, libre aux nouveaux ! d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? les critiques !! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ! ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

[...]

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

— la suite à six minutes -

Ici j'intercale un second psaume, hors du texte : veuillez tendre une oreille complaisante, — et tout le monde sera charmé. — J'ai l'archet en main, je commence :

#### MES PETITES AMOUREUSES

Un hydrolat lacrymal lave  
Les cieux vert-chou :  
Sous l'arbre tendronnier qui bave,  
Vos caoutchoucs.

Blancs de lunes particulières  
Aux pialats ronds,  
Entrechoquez vos genouillères,  
Mes laiderons !

Nous nous aimions à cette époque,  
Bleu laideron :  
On mangeait des œufs à la coque  
Et du mouron !

Un soir, tu me sacras poète,

Blond laideron.  
Descends ici que je te fouette  
En mon giron ;

J'ai dégueulé ta bandoline  
Noir laideron ;  
Tu couperais ma mandoline  
Au fil du front.

Pouah ! mes salives desséchées  
Roux laideron,  
Infectent encor les tranchées  
De ton sein rond !

Ô mes petites amoureuses,  
Que je vous hais !

Plaquez de fouffes douloureuses,  
Vos tétons laids !

Piétinez mes vieilles terrines  
De sentiment ;  
Hop donc soyez-moi ballerines  
Pour un moment !...

Vos omoplastes se déboîtent,  
Ô mes amours !  
Une étoile à vos reins qui boitent  
Tournez vos tours.

Et c'est pourtant pour ces éclanches

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de vous faire déboursier plus de 60 c. de port, — Moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ! — je vous livrerais encore mes Amants de Paris, cent hexamètres, Monsieur, et ma Mort de Paris, deux cents hexamètres ! — Je reprends :

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

[...]

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons aux poètes du nouveau, — idées et formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette demande. — Ce n'est pas cela !

Les premiers romantiques ont été voyants sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, trop cabochard, a bien du vu dans les derniers volumes : Les Misérables sont un vrai poème. J'ai Les Châtiments sous la main ; Stella donne à peu près la mesure de la vue de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! Ô ! les contes et les proverbes fadasses ! Ô les nuits ! Ô Rolla, Ô Namouna, Ô la Coupe ! Tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré [...]

Tout garçon épicière est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste en porte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. A quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut ; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec cœur ; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen, fait le Rolla, écrit un Rolla ! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire : il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadif, traîné de l'estaminet au pupitre de collègue, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Les seconds romantiques sont très voyants : Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine — les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

[...]

Que j'ai rimé !  
Je voudrais vous casser les hanches  
D'avoir aimé !

Fade amas d'étoiles ratées,  
Comblez les coins  
— Vous creverez en Dieu, bâties  
D'ignobles soins !

Sous les lunes particulières  
Aux pialats ronds  
Entrechoquez vos genouillères,  
Mes laiderons !

A. R.

Ainsi je travaille à me rendre voyant. -

Et finissons par un chant pieux.

ACCROUISSEMENTS [...]

Vous seriez exécration de ne pas répondre : vite car dans huit jours je serai à Paris, peut-être.

Au revoir,

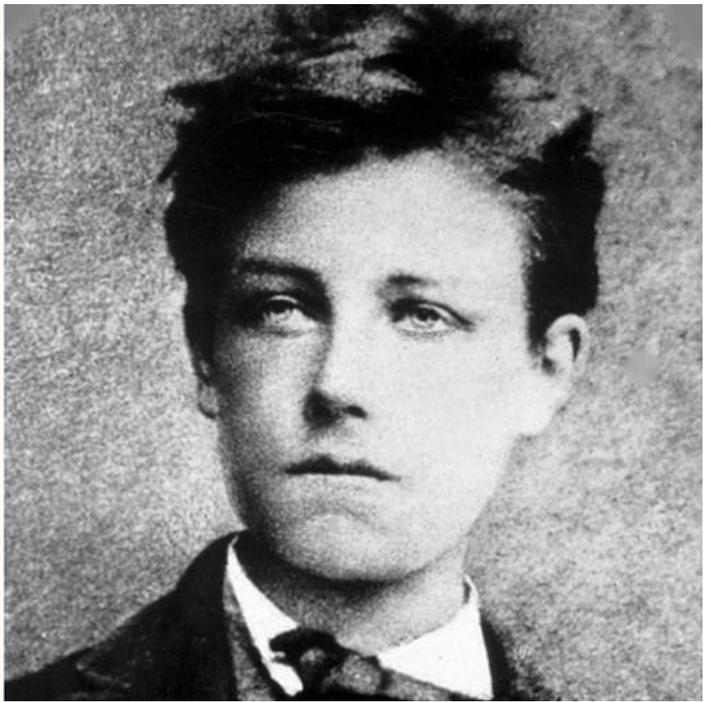
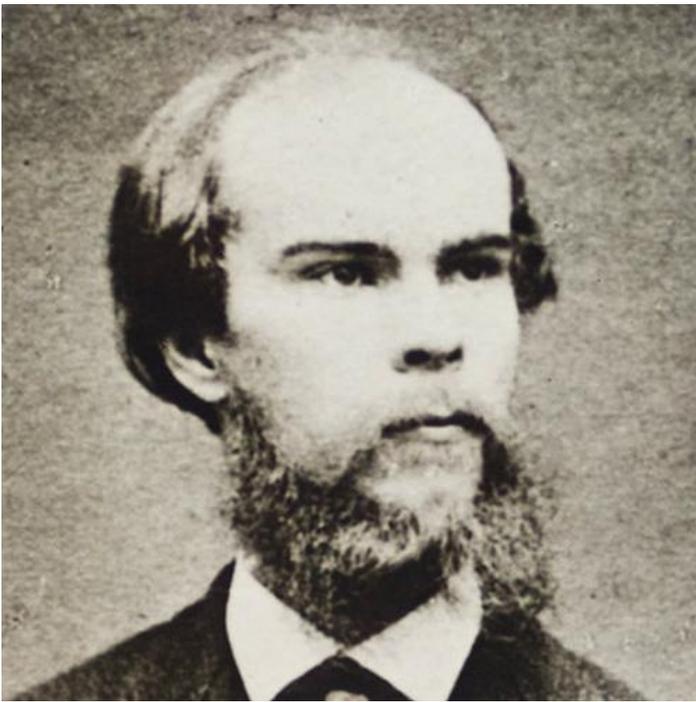
A. Rimbaud.

---

Arrivée à Paris le 10 septembre 1871 (appelé par Verlaine, 1844-1896).

La relation entre les deux poètes :

<https://www.youtube.com/watch?v=7iWMI9m28CM>



Voyelles

Arthur Rimbaud

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons  
d'ombelles ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

Le Bateau ivre (Septembre 1871)

Lecture de Xavier Gallais

[https://www.youtube.com/watch?v=1uN\\_a9WN35k](https://www.youtube.com/watch?v=1uN_a9WN35k)

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges :  
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(Septembre/décembre 1871)

10 juillet 1873 : Verlaine tire sur Rimbaud (Bruxelles).

---

Illuminations (1886)

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

*Autoportrait de Rimbaud à Harar, en 1883, conservé par la BnF*

